

Enfin, la morale prend sa place. Le Gimle et le Nastrond, sans supplanter le Nifleim et le Valhalla, offrent à la vertu des récompenses que le premier Odin n'avait accordées qu'à la valeur, n'assignant au vice et au crime aucune punition, car ce n'en est pas une que de recommencer les occupations de cette vie.

Plusieurs écrivains ont commis, relativement au Nifleim, la même erreur que les érudits français qui ont introduit la morale dans l'enfer d'Homère. Les textes des Eddas sont positifs : les habitants du Nifleim conservent leurs rangs, leurs dignités, leurs habitudes, jouissent des plaisirs terrestres, s'enivrent d'hydromel. Ils arrivent à cette demeure en passant le pont Giallar, à pied ou à cheval, souvent au nombre de cinq fois cinq mille. Nous avons parlé ailleurs (1) des dieux mêmes qui y sont renfermés, parce qu'ils ne sont pas morts en combattant. On ne voit nulle part qu'Héla, qui règne sur le Nifleim, punisse les coupables. Tous les morts y sont réunis, les héros exceptés; ils y vivent paisi-

(1) T. IV, p. 91.

blement et terminent même cette seconde carrière, comme les guerriers du Valhalla, par une bataille où ils périssent. Ce ne fut que lorsque les prêtres eurent transformé le Gimle, jadis séjour des génies, en un lieu de récompenses, au-dessus du Valhalla, et qu'ils eurent inventé le Nastrond, séparé soigneusement du Niflheim, ce ne fut qu'alors, disons-nous, qu'ils supposèrent un jugement, précipitant dans un lieu de supplices les pervers. C'est du Nastrond que la prophétesse parle, quand elle voit les meurtriers, les parjures, les séducteurs qui murmurent l'amour, en s'approchant furtivement des vierges promises, se débattant contre des vagues empoisonnées, et déchirés par les loups et les serpents (1). C'est encore au Nastrond, que se rapportent ces deux strophes de l'Havamaal, qui ne manquent pas de beautés poétiques : « Les richesses périssent, les amis périssent, tu périras, mais la bonne renommée qu'on acquiert ne périt point. Les trésors disparaissent, les frères d'armes sont abattus, tu le seras toi-même; mais

(1) Voluspa.

une chose dure toujours, c'est le jugement prononcé sur chaque mort (1). »

Le Nastrond est, avec les couleurs sacerdotales, l'enfer de Pindare, succédant à celui d'Homère. Seulement, par un effet de la répugnance des prêtres à rien retrancher, l'enfer et le paradis primitifs subsistent à côté de ceux qui viennent d'être créés. Chez les Grecs, en raison du progrès des idées, le même enfer est diversement employé. Chez les Scandinaves, il y a deux enfers pour des usages différents, et, dans la description du dernier enfer, l'empreinte sacerdotale n'est pas à méconnaître (2). Le palais d'Héla est la douleur, sa table la famine, son glaive la faim, son esclave la lenteur, son vestibule le précipice, son lit la souffrance, sa tente la malédiction. Dix fleuves roulent leurs eaux noirâtres à travers ce séjour d'horreur; les noms de ces fleuves sont l'angoisse, le chagrin, le néant, le désespoir, le gouffre, la tempête, le tourbillon,

(1) Havamaal, stroph. 77-78.

(2) V. ce que nous avons dit de la description des demeures des morts, t. IV, liv. IX, ch. 8.

le rugissement, le hurlement et l'abîme (1).

Si de ces traits généraux nous voulions descendre à des détails presque minutieux, nous montrerions entre les Eddas et les livres sacrés des autres nations soumises aux prêtres, des conformités qui prouvent l'origine et la mission du second Odin. Ainsi, quand Igdrasil est proclamé le premier des arbres, Skithbladner des vaisseaux, Odin des dieux, Sleipner des chevaux, Bifrost des ponts, Bragi des poètes, Habrok des éperviers, Garmur des chiens, qui ne songe à Krishna, se proclamant le premier de chaque espèce (2)? Le Sigurd des Nibelungen, tradition non méconnaissable des Eddas, ne peut être blessé qu'entre les deux épaules, comme la divinité indienne n'est vulnérable qu'au talon. La vache OEdulma est la vache féconde, créée par la réunion de tous les dieux (3). La fable de l'enlèvement du breuvage poétique par Odin, et de ses combats avec le géant Suttung, est évidemment

(1) Edda, 1<sup>re</sup> et 6<sup>e</sup> fables.

(2) V. t. III, p. 156.

(3) T. III, p. 179.

calquée sur celle de l'Amrita et des querelles des dieux et des géants, pour la possession de ce trésor qui confère l'immortalité. Odin qui, lors du Ragnarokur, se régénère au sein des flammes, diffère peu des Brachmanes avides de ce moyen de purification, dès le temps d'Alexandre, et dont le sacrifice a été fréquemment renouvelé par les Bouddhistes.

L'arrivée d'un second Odin, prêtre, prophète et conquérant à la fois, explique, et nous ajouterons qu'elle explique seule les contradictions qui nous frappent à la lecture des Eddas (1). On comprend alors com-

---

(1) Un savant allemand, nommé Graeter, auteur d'un journal intéressant (Bragur et Hermode) sur les antiquités islandaises, remarquant, dans le sens cosmogonique des fables scandinaves, plusieurs traits de ressemblance avec les doctrines des philosophes grecs, notamment Héraclite et Mélissus, en a conclu que le second Odin avait connu les sages de la Grèce : mais, outre que ce système aurait toujours besoin de l'hypothèse que nous présentons, pour rendre compte de la transplantation de ces doctrines en Scandinavie, il ne repose que sur des analogies qui ont dû naître partout de l'observation des phénomènes les plus ordinaires, puisqu'elles se rapportent toutes à l'opposition du froid et de la chaleur. Un autre antiquaire, M. de Suhm, s'est appuyé des allégories physiques, inter-

ment Odin, appelé sans cesse le père de toutes choses, le dieu suprême, l'être éternel, est pourtant condamné à périr un jour, en donnant la mort au mauvais principe. Ce dogme est inconciliable avec la fondation du culte antérieur par le premier Odin, et ne s'accorde point avec son apothéose. Se serait-il annoncé lui-même comme une divinité passagère? Aurait-il prédit le renversement de son propre empire? Aurait-il inventé ce terrible Ragnarokur, ou crépuscule des dieux, qui devait l'anéantir avec l'univers? Mais le dogme de la destruction du monde est un dogme favori du sacerdoce, et nous avons expliqué pourquoi les religions qu'il domine enveloppent toujours dans cette destruction les divinités actives (1).

---

posées dans les Eddas, pour envisager toute la mythologie du Nord comme un système de physique. C'est l'erreur de Varron, sur la théologie grecque et romaine.

(1) Ci-dessus, p. 179 et suiv. Un auteur que nous avons consulté plus d'une fois (Rün, Scand., p. 268-269), frappé de l'opposition de ce dogme avec les notions fondamentales du premier polythéisme des Scandinaves, l'a supposé introduit, après l'établissement du christianisme, par des moines chrétiens. Cette conjecture prouve assez

On conçoit aussi pourquoi, tandis que le premier Odin avait recommandé si expressément, si exclusivement le courage guerrier, et dirigé toutes les espérances et toutes les craintes vers un centre unique, l'amour de la gloire et des combats, marquant d'infamie toute mort naturelle et frappant d'opprobre la paix, le second Odin, défaisant l'ouvrage de son prédécesseur, a prodigué à des qualités, jusqu'alors subalternes, le prix de la valeur. Le sacerdoce a dû vouloir remplacer des dogmes qui n'avaient d'influence que sur

---

qu'on ne peut étudier les antiquités du Nord, sans y remarquer des doctrines d'époques différentes. Mais le Ragnarokur n'a pas besoin de cette explication. Il a dû être le résultat de la révolution qui fit triompher le génie sacerdotal. Le même raisonnement nous porte à repousser, à plus forte raison, l'idée que tous les Eddas aient été l'ouvrage des missionnaires. Nul doute qu'il n'y ait eu des interpolations et des fraudes pieuses : mais toute une mythologie, créée pour s'en moquer, est une hypothèse ridicule. Les ressemblances de la mythologie du Nord avec le christianisme ne sont pas plus frappantes que celles de la même mythologie avec les légendes de l'Inde. On y retrouve, par exemple, la fable de l'Amrita, que les chrétiens n'ont pu y insérer, puisqu'ils l'ignoraient. (Ruh., p. 135.)

une portion des actions humaines, par des opinions propres à influencer sur toutes ces actions, et à lui assurer ainsi une puissance plus intime et plus habituelle.

Nous avons dit que la morale ne pénétrait pas progressivement, mais tout à coup, sous forme de code, dans les religions soumises aux prêtres (1); telle elle apparaît chez les Scandinaves. Elle est contenue tout entière dans l'Havamaal, ou le cantique sublime d'Odin. « Mon père me chanta ce cantique, dit un héros, dans une Saga; ce cantique, qui rend les guerriers humains et justes. Celui qui l'ignore, insulte au faible, dépouille le voyageur, fait violence aux femmes, égorge les enfants. Mais celui qui en observe les préceptes, défend le paysan, le voyageur, le vieillard, l'enfant et l'honneur des femmes (2); et, pour récompense, il est, après sa mort, transporté dans le Gimle, où il vit éternellement heureux. »

---

(1) T. IV, p. 479.

(2) Presque tous ses préceptes sont en opposition avec les exemples et les promesses du premier Odin à ses compagnons : le pillage est leur vie, l'ivresse leurs déli-

De tous les poèmes qui composent les Eddas, l'Havamaal est celui que les Scaldes attribuaient le plus spécialement au premier Odin, et c'est à nos yeux une démonstration additionnelle, que ce cantique était l'ouvrage du sacerdoce. Ce que les prêtres devaient faire remonter avec le plus de soin à leur fondateur fabuleux, était précisément ce qu'ils avaient ajouté à sa doctrine (1).

Essayons maintenant de déterminer à laquelle des deux époques des religions septentrionales se rapportent les traditions et les monuments qui nous restent. Les Eddas se divisent en quatre parties (2). Nous écarterons les subdivisions (3).

---

ces, et l'Havamaal défend le pillage et condamne l'ivresse. (MALL., Hist. du Dan., II, 280.)

(1) V. BARTHOLIN, de Caus. contempt. mortis, III, p. 193; GEBH., Hist. Dan. I, 35.

(2) MALLETT (Hist. du Dan., II, 33) n'en compte que trois; mais c'est qu'il rejette la Lokasenna. L'on verra que c'est à tort.

(3) Ces subdivisions sont nombreuses et arbitraires. Pour les simplifier, nous réunissons à la Voluspa, proprement dite, comme étant de la même époque, le Vaftrudnismal, ou le combat d'Odin contre un géant; le Grimnismal, ou la querelle d'Odin et de sa femme Freya,

La première est la Voluspa, le chant de la grande magicienne : elle contient les fables. La seconde est l'Havamaal, dont nous venons de parler; il faut y joindre le Lokfasmal ou le chant de la sagesse. La troisième est le Rnnathal, et traite de la magie. La quatrième, qui ne se trouve que dans le plus ancien des Eddas, celui de Soemund, est la Lokasenna. Enfin, nous ne pouvons exclure de cette énumération ni les Nibelungen, ni le livre des héros (1), composés long-temps après par des auteurs chrétiens, et soumis à une forme chrétienne : mais l'empreinte du paganisme perce à chaque

---

pour l'empire du monde; le chant d'Alvis le nain; le Thrymsguida, ou l'histoire de Thor, de Loke et du géant Thrymmer; l'Hymisguida, ou le récit cosmogonique, relatif au géant Ymer; les trois légendes qui racontent la lutte de Thor contre un nain qu'il ne peut vaincre; les amours du dieu Freyr, et les énigmes résolues par Svipdagr; la mort de Balder; la généalogie des héros, fils des dieux, ou le passage de la race divine à la race héroïque; le chant du corbeau, consistant principalement en prédictions sur la destruction du monde.

(1) Le Heldenbuch. Ce livre des héros, plus récent que les Nibelungen, et attribué à Henri d'Otterdingen, poète du XIII<sup>e</sup> siècle, n'en est pas moins rempli de traditions pareilles aux légendes anciennes du Nord.

instant sous cette forme. La catastrophe du poème germanique est manifestement empruntée du crépuscule des dieux, et le nom seul de Sigfrid ou de Sigourd rappelle le père d'un des Odins, chez les Scandinaves.

La Voluspa appartient aux deux époques. Les prêtres y déposèrent toutes les fables, devenues successivement parties de leurs légendes. Aussi les contradictions qui attestent la coexistence de plusieurs doctrines, sont-elles entassées dans la Voluspa. Elle est à quelques égards, pour la mythologie du Nord, ce qu'est Hésiode pour celle de la Grèce.

L'Havamaal et le Runathal ou chapitre Runique sont de l'époque du second Odin. Nous avons montré que l'un contenait une doctrine différente de la doctrine primitive, recommandait d'autres vertus, promettait d'autres récompenses, établissait, en un mot, un tout autre système religieux et moral. Le chapitre qui traite de la magie, trahit les précautions du sacerdoce contre des rivaux, et par-là même indique un moment où les prêtres étaient en mesure de persécuter ceux qui allaient sur leurs brisées.

La Lokasenna est le banquet où Loke, après

avoir causé la mort de Balder, vient insulter aux dieux courroucés. La salle du festin est un asile inviolable. Odin lui-même protège Loke, à cause de la sainteté du lieu; et ce dernier, sûr d'être impuni, reproche aux habitants du Valhalla leurs actions coupables et leurs penchants vicieux. Ce poème doit être contemporain du plus ancien polythéismescandinave, et antérieur au second Odin.

Sans doute ces poésies ont pu et ont dû subir diverses transformations. La caste sacerdotale en était seule dépositaire; elle les transmettait, oralement et partiellement, à un peuple étranger à toute littérature et pour qui l'examen eût été un sacrilège.

Quant aux Nibelungen et au livre des héros, ce que nous avons dit indique assez qu'on ne doit les consulter qu'avec précaution. Les reminiscences de deux mythologies, rapportées par des écrivains qui professaient une troisième croyance, ont été nécessairement très-défigurées, et les notions des deux époques s'y trouvent mêlées, confondues et amalgamées de plus avec le christianisme, qui les avait remplacées, et les poursuivait encore de ses haines et de ses défiances.

Si, malgré les preuves morales que nous croyons avoir portées jusqu'à l'évidence, on persistait à nous en demander d'un autre genre, fondées sur des témoignages historiques et des dates certaines, nous répondrions que les monuments de ces temps reculés n'ayant été recueillis qu'après que leur authenticité était devenue douteuse et leur époque inconnue, les règles de la chronologie ordinaire ne sauraient servir de guides.

Les Scandinaves n'ont eu d'historiens qu'à dater du onzième siècle (1). L'usage de l'écriture était interdit dans tout ce qui avait rapport à la religion, à l'histoire, aux lois. Les hymnes, les légendes, les récits mythologiques ne se transmettaient que verbalement. Si nous trouvons des caractères runiques attribués à Odin, dans des poésies encore païennes, ils n'étaient employés qu'à des usages magiques.

Soemund Sigfusson, le premier qui osa

---

(1) Suivant TORFOEUS, il s'est écoulé onze cents ans depuis Odin jusqu'au premier historien Islandais, Isleif, évêque de Scaltholt, qui mourut en 1080 (MALLET, *Introd.*, p. 46), et l'Odin dont TORFOEUS parle, n'est pas le premier, mais le second Odin.

mettre par écrit les Sagas et les poèmes dont la réunion forme les Eddas, vivait en 1057. Un siècle et demi plus tard, sa collection fut abrégée par Snorro Sturleson.

Ainsi, recueillis deux fois, à cent cinquante ans de distance, après le triomphe d'une religion nouvelle, par des hommes qui avaient pour but bien plus d'inspirer à leurs contemporains une haute idée de l'antique poésie du Nord (1), que de tracer la marche des opinions religieuses dans cette partie du globe, les monuments du polythéisme scandinave ont été placés à côté les uns des autres, plutôt que classés dans leur ordre primitif.

---

(1) Edda signifie Poétique, art de la poésie. Les Eddas sont donc un recueil pour former des poètes, et non un livre religieux. Les apprentis Scaldes conservaient dans leurs poèmes les fictions de l'ancienne mythologie, bien qu'elle fût détruite. (MALLET, *Hist.*, II, 25-26.) Ce qui montre que les compilateurs des Eddas ne mettaient d'intérêt qu'à la poésie, c'est une fable burlesque évidemment interpolée, et qui est un persiflage contre les mauvais poètes. Odin, ayant avalé le breuvage poétique, s'envolait sous la forme d'un aigle : poursuivi par un des géants gardiens de ce trésor, il en laissa échapper une partie, et ce breuvage souillé de la sorte, devint le partage des mauvais poètes.

Avant d'être rassemblés, ils avaient subi plusieurs transformations. Lorsqu'ils reçurent par l'écriture, pour la première fois, une forme stable, les opinions qu'ils renferment n'étaient plus dominantes. Ceux qui les transcrivaient n'avaient aucun intérêt à rechercher s'ils ne contenaient pas des notions contradictoires, de diverses époques, et qui s'étaient supplantées, ou du moins succédé dans l'esprit des peuples.

Il est donc impossible de distinguer par des dates précises les monuments qu'ont agglomérés les deux compilateurs, et de-là une nécessité manifeste de suppléer à la chronologie positive par une sorte de chronologie morale.

---

## CHAPITRE IV.

*Que la question de savoir s'il n'y a pas eu en Scandinavie une troisième révolution religieuse est étrangère à notre sujet.*

Nous pourrions tenter de résoudre un problème ultérieur. La Scandinavie n'a-t-elle pas subi, postérieurement au second Odin, une nouvelle révolution, qui a détruit ou du moins fort diminué le pouvoir des prêtres?

Beaucoup de circonstances éparses, rapportées par des écrivains, scrutateurs soigneux des traditions antiques, nous le feraient penser.

Un troisième Odin paraît avoir anéanti l'autorité du sénat des dieux, que le second avait établie. Allié d'abord à Gylfe (1), prési-

---

(1) On a vu dans une note précédente l'attribution du nom de Gylfe à deux individus de situations tout opposées.